

Artículo

CHARLES SUSANNE

Races et racisme: où en sommes-nous? (ou le «je ne suis pas raciste mais...»)

➤ Charles Susanne. Free University of Brussels.

CONFERENCIA INAUGURAL DEL CONGRESO INTERNACIONAL "MULTICULTURALISM AND HEALTH", CELEBRADO EN EL PARC CIENTÍFIC DE LA UNIVERSITAT DE BARCELONA EL 17 DE MARZO DE 2006, ORGANIZADO POR LA EUROPEAN ASSOCIATION OF GLOBAL BIOETHICS Y EL OBSERVATORI DE BIOÈTICA I DRET.

➤ 1. Introduction historique, une approche typologique

Le concept de race, bien que non accepté par les anthropologues, semble aisé à comprendre par les zoologistes lorsqu'il s'agit du monde animal, mais son application à l'Homme est plus complexe et controversée. Le terme race, utilisé en français depuis le 15^{ème} siècle, dérive de l'italien *razza*, signifiant famille, et *razza* dérive pour sa part de l'arabe *râs*, qui peut être traduit par origine.

Depuis longtemps, les descriptions de populations étrangères sont mêlées de préjugés. Cette attitude ("autrisme") amène à ce que «l'autre» est systématiquement considéré comme imparfait, surtout en termes psychologiques et sociologiques, ce qui justifie en fait les discriminations existantes. Tout au long de l'histoire, guerres et colonisations sont «scientifiquement justifiées».

Au 15^{ème} siècle, les explorateurs européens vont en donner un exemple, ils présentent au public des Africains ou des Américains que les Européens vont considérer comme des copies imparfaites d'eux-mêmes. Même si le pape Paul III proclame la bulle *Sublimis Deus* en 1537, où les Indiens sont de vrais hommes (*veros homines*) aptes à changer de croyance, le chanoine de Cordoba, Sepulveda, justifie les guerres de Cortes en disant que les Indiens sont des barbares et des esclaves par nature.

Ce fut le Suédois Carl von Linné (1707-1778), qui, pour la première fois, établit une classification en genre et espèce, incluant l'espèce humaine dénommée *Homo sapiens*. Dans son *Systema Naturae*, il distingue les blancs Européens (*Homo sapiens europaeus*), les rouges Américains (*Homo sapiens americanus*), les jaunes Asiatiques (*Homo sapiens asiaticus*) et les noirs Africains (*Homo sapiens afer*). Ces descriptions mélangent des traits physiques et psychologiques. Par ex., les *Homo sapiens americanus* ont une peau rouge, des cheveux noirs et rigides, ..., un tempérament méchant, obstiné et soumis, ... Cette classification, apparemment géographique, traduit en fait les jugements socioculturels de l'époque: seul les blancs Européens sont sérieux, actifs, intelligents, inventifs, ... (merci Mr. Linné !).

En fait, l'anthropologie se centrera, très souvent dans le passé, sur l'étude des différences entre les groupes humains, en négligeant l'analyse de la variabilité présente au sein de chaque population (Susanne 2003). Ce-

la correspond à une approche typologique qui tend automatiquement à accentuer la variabilité entre populations, minimisant par la même occasion la variabilité interne à chaque population.

➤ 2. Anthropologie et le concept de races

En 1775 Johan Friedrich Blumenbach (1752-1840) publie *De generis humani varietata nativa*, où il décrit, dans l'esprit de Linné, 5 variétés humaines, les Caucasiens (Europe, Asie de l'Ouest, Afrique du Nord), Mongoliens (Asie de l'Est), Ethiopiens (Afrique Sub-Saharienne), Américains (Nouveau Monde) et les Malaisiens (Océanie). Ces variétés (Blumenbach ne parle pas de race) ont été popularisées sous le nom de Blancs, Jaunes, Noirs et Rouges. Mais ces divisions étant arbitraires, rien n'empêchait de proposer d'autres subdivisions, certains auteurs allant jusqu'à définir quelque 100 à 200 races. En fait, la seule conclusion de ces études «raciales» est que les populations sont différentes mais que la limite permettant de séparer les groupes n'est pas définie. On se trouve donc dans un système purement arbitraire ; c'est ce que Charles Darwin mentionnait déjà dans le 7^{ème} chapitre de *The descent of Man and Selection in Relation to Sex* (1871).

Le concept idéologique de race et de racisme ne s'est pas développé avec l'hitlérisme mais dans des écrits nationalistes du 18^{ème} siècle, comme l'essai sur la noblesse française du comte de Boulainvilliers. Et surtout en 1855, par l'essai du comte Arthur de Gobineau (1816-1882), *Essay on the inequality of human races*, où il développe la théorie que les civilisations se développent et se détruisent en fonction de la pureté de «sang Arien». Il s'agit d'un pamphlet contre la démocratie et l'égalitarisme, une fausse défense de l'aristocratie. Ces idées n'ont peut-être pas immédiatement été prises au sérieux, mais elles le devinrent au tournant du siècle lorsque d'autres livres s'inspirèrent de Gobineau. Citons *The genesis of the 19th century* publié en 1899 en Allemagne par Houston Steward Chamberlain et *The passing of the great race* publié en 1916 aux USA par Madison Grant.

Les anthropologues étaient passionnés par le crâne et le cerveau. Le Badois Franz Josef Gall (1758-1828) fonde en 1795 la phrénologie qui prétend établir des corrélations entre la forme du crâne, le développement de différentes parties du cerveau et des traits de caractère supposés être

Artículo

programmés dans le cerveau. Le 19^{ème} siècle sacrifie à cette mode de la phrénologie, dont Darwin se moquait en rappelant qu'elle lui avait prédit, enfant, l'aptitude à devenir un excellent membre du clergé.

L'anthropologue et neurochirurgien français Paul Broca (1824-1880) développa pour sa part la craniométrie, et la mit en relation avec des différences « raciales ». L'œuvre de Broca est basée sur une idée dominante du 18^{ème} au début du 20^{ème} siècle: le cerveau contient les idées, les individus se caractérisent par des idées différentes, la qualité du cerveau est donc à l'origine de la qualité des idées. Et les anthropologues allemands des années 1930, Baur, Fischer et Lenz, iront même jusqu'à prétendre que le cerveau diffère largement en fonction du degré de civilisation. Pour la petite histoire, Baur décéda en 1933, Fritz Lenz rejoindra le parti Nazi en 1937 et dirigea le département de l'institut d'anthropologie Kaiser Wilhelm, dont le nazi Eugen Fisher devint directeur en 1940.

Les écrits typologiques, le mythe de l'inégalité des « races » mais aussi l'atmosphère eugénique vont nourrir le nazisme et amener aux atrocités de l'Allemagne nazie. La France aura aussi ces idéologues de la pureté de la race: ainsi Alexis Carrel, prix Nobel de physiologie, crée en 1941 la " fondation française pour l'étude des problèmes humains " dont le but est de "sauver, d'améliorer et de développer les qualités de la population française". Cependant même le 3^{ème} Reich, et même l'université du Reich à Strasbourg avec ses terribles expériences, admettra ne pas pouvoir définir correctement les « races »: pour statuer sur le concept "Juif" par ex. le critère religieux sera utilisé.

➤ 3. Le débat naturaliste

La race, en sciences biologiques, peut être définie comme "un groupe naturel au sein d'une espèce, dont les individus présentent une combinaison déterminée de caractères génétiques ». Cependant, l'application de ce concept à l'espèce humaine n'a jamais été unanimement acceptée, et les anthropologues actuels s'opposent à son utilisation. La notion de « race » utilisée par un large public (la notion de "grande race" basée sur la couleur de la peau) n'a pas de signification biologique et ne suppose pas des subdivisions claires de l'espèce humaine, contrairement à ce que certains peuvent s'imaginer.

Le concept de « race » inclut aussi un composant géographique, différentes « races » se formant par isolement géographique dans des conditions de vie et des environnements variés et particuliers. Ces grands groupes géographiques forment des populations qui n'ont jamais été au niveau reproductif isolées et qui n'ont donc jamais été pures (Templeton, 1999).

Caractériser les populations humaines suivant des traits physiques, comme la pigmentation de la peau, la couleur et la structure des cheveux etc, est considérer des caractères influencés par des facteurs mésologiques. Caractériser des populations, non par des traits physiques mais par des fréquences de gènes, amène aussi à des résultats contradictoires. D'une part, en raison du fait que l'espèce humaine est, génétiquement parlant, très uniforme comparé aux autres espèces animales, les variations génétiques les plus grandes étant d'ailleurs observées entre individus de la même population. Et d'autre part, en raison du fait que les variations génétiques correspondent à des gradients de variation de fréquences de gènes (des clines): il n'existe jamais un gène typiquement caucasioïde ou mongoloïde ou basque...

Il fut une époque (première moitié du 20^{ème} siècle) où les groupes sanguins furent utilisés dans des tentatives de classification « raciale ». Rien de plus logique puisque la culture européenne considérait de façon presque mystique le lien entre sang et hérédité: le sang est l'hérédité, l'hérédité est la race, rien de plus simple que d'affirmer donc le sang est la race ! Le groupe sanguin ABO fut le premier à être utilisé à cette fin. Puis vinrent d'autres groupes tels que le groupe MN, Rhésus et bien d'autres par après. Chaque population fut caractérisée par des fréquences différentes de gènes. Quel intérêt? aucun bien entendu mais il fallut 50 ans pour le réaliser.

Ce ne fut qu'après la seconde Guerre Mondiale que la diversité humaine fut considérée comme le résultat de processus de microévolution, où les pools génétiques des populations se différencient sous l'effet notamment de sélection naturelle et de dérive génique. Les « races » prétendument "inamovibles" deviennent des clusters changeants de fréquences alléliques. Les populations sont en constant mélange et séparation, s'adaptant à des conditions locales. Et donc dès 1950, le *Cold Spring Harbour symposium* de biologie quantitative dénommé *Origin and Evolution of Man* conclut que les classifications raciales n'ont plus de signification scientifique et que les chercheurs feraient mieux de s'intéresser à la genèse de la diversité humaine et de la compréhension des processus d'évolution. Dans le même esprit, diverses déclarations de l'Unesco suivirent: la *Déclaration sur la race* de 1950, *Race et différences raciales* de 1951, *Propositions sur les propositions biologiques de la question raciale* de 1967. Ces textes répondent à des préoccupations anthropologiques mais aussi politiques et éthiques, tentant d'éviter que des données biologiques ne soient utilisées abusivement au bénéfice de différentes formes de racisme.

Aujourd'hui, le problème des « races » pourrait sembler

dépassé. En effet, les êtres humains ne sont plus considérés comme le centre du monde, le cosmos devient ce centre, qui doit d'ailleurs être protégé des actions de ces mêmes êtres humains. La biosphère reçoit une valeur intrinsèque, plus élevée que la valeur de l'espèce *Homo sapiens* elle-même. Une crise est créée et les capacités limitées de la biosphère nous forcent à trouver un nouvel équilibre entre Homme et Nature. L'évolution humaine est une histoire de symbiose, de contrôle et plus tard de domestication de la Nature, c'est aussi une histoire de violation de la Nature exacerbée par le développement exponentiel des technologies et des densités de population.

Nous considérons encore trop souvent l'Homme comme une île en dehors de la Nature; nous avons tendance peut-être aussi de le considérer comme étant au-dessus de la Nature parce qu'il développerait des qualités originales et parce qu'il a réussi à la conquête de la Nature. Considérons que l'Homme n'est pas opposé à la Nature, il en fait partie et en est dépendant.

➤ 4. Mais les stereotypes subsistent

Dans les classifications typologiques et raciales, l'hypothèse est de dire que les races ont existé dans le passé de manière pure avant que des migrations ne causent leur mélange. Ce raisonnement oublie de dire que les migrations ont toujours existé ainsi donc que les flux géniques. Pour le dire avec un jeu de mots anglais "when groups meet they may or may not bleed, but they always breed" (littéralement quand des groupes se rencontrent ils peuvent ou non se battre, mais ils procréeront toujours).

Devant la distribution continue (en *clines*) des traits morphologiques ou biochimiques ou génétiques, qui rend toute démarcation "raciale" arbitraire, les anthropologues rejettent aujourd'hui tout concept typologique. Ceci n'empêche que, dans le langage populaire, le vocabulaire de «grandes» races n'est pas abandonné. Il désigne souvent des groupes sociologiques de sociétés «mêlées». Ainsi les Hindous sont considérés comme «blancs» aux USA mais comme "colorés" en Angleterre (comme les Chinois et les Pakistanais par ex.). En Afrique du Sud, sous l'apartheid, ils forment une race séparée (alors que les "colorés" sont représentés par les personnes d'origine mixte). La première génération mulâtre d'un parent d'origine africaine et d'un parent d'origine européenne, qui a donc reçu la moitié de son information génétique de son père et de sa mère, donc mi-africaine et mi-européenne, sera considérée dans pratiquement toutes les sociétés comme de «race noire», certains états américains considèrent même que 1/8^{ème} d'origine noire suffit pour être classé dans la «race noire». Il s'agit donc clairement d'un concept sociologique

et non biologique.

On continue donc à parler de stéréotypes, noir ou blanc, arabe ou juif, ... mélangeant les traits biologiques et culturels et favorisant ainsi des idéologies économiques et socio-politiques (Susanne et al, 2004). On continue à confondre culture et civilisation avec héritage génétique, nation et population. C'est oublier que les oppositions conflictuelles sont souvent le fait de populations biologiquement proches, comme les Irlandais et les Britanniques, les Hutus et les Tutsis, les Arabes et les Israéliens, les Bosniaques, Croates et Serbes.

Beaucoup d'anthropologues et de généticiens, sans négliger l'existence de différences entre individus de l'espèce humaine, proposent non plus d'utiliser le terme race mais de le remplacer par d'autres comme population, groupe d'origine géographique, groupe ethnique, où des traits d'origine culturelle et sociale sont pris en compte. Cependant, il est difficile de séparer biologie et culture dans notre espèce. Ethnicité est un mélange complexe de biologie, d'histoire, d'orientation et de pratique culturelle, de langue, de religion et de style de vie.

De plus, le terme ethnique porte à autant de problèmes que le terme race. "L'ethnicité ou l'identité ethnique va en général de pair avec l'évaluation d'autres sociétés. Lorsque ce qui nous est propre est évalué comme supérieur, on parlera d'ethnocentrisme. Des exemples multiples existent, au long de l'histoire et dans toutes les sociétés, de l'usage politique de l'ethnicité et de l'ethnocentrisme ayant généré des situations politiques injustes, des guerres et des génocides. Les conflits ethniques ont été souvent manipulés et exacerbés, pour justifier des intérêts stratégiques, politiques ou économiques, qui sont en fait le moteur des conflits. Ce qui s'est déroulé récemment en Europe avec les guerres ayant détruit la république yougoslave, ou en Afrique le conflit des Grands Lacs, ou au Proche-Orient le conflit Israélo-Palestinien en sont de bons exemples" (Bernis, 2004).

➤ 5. La diversité humaine

Homo sapiens est une espèce ayant un succès en nombre, mais aussi en dispersion tout autour de notre planète, des climats extrêmement froids aux zones chaudes et humides, des zones côtières aux hautes altitudes. Et, dans cette mesure, *Homo sapiens* montre une réelle diversité de phénotypes.

Il semble clair que les plus de 6,000 million d'êtres humains sont différents les uns des autres. Ceci est évident, par exemple, lorsqu'il s'agit de trouver un organe donneur à transplanter. Cependant, la diversité est un concept relatif, qui dépend non seulement des traits considérés

(monofactoriel, comme les groupes sanguins déterminés par un seul gène, ou multifactoriel, comme la taille déterminée par de nombreux gènes mais aussi par des facteurs mésologiques) mais aussi du niveau d'observation (par ex, entre populations ou à l'intérieur de populations).

D'un point de vue anthropologique, une population est définie comme un groupe d'individus liés à un territoire géographique à un moment précis de leur histoire, et caractérisés par des choix matrimoniaux géographiques, psychologiques ou culturels. L'espèce humaine consiste en environ 5.000 populations différentes, linguistiquement définies (Cavalli-Sforza et Cavalli-Sforza, 1994).

Les progrès des dernières décades en techniques moléculaires, comme la technologie de l'ADN recombinant, du clonage de gènes, de l'utilisation d'enzymes de restriction ou d'endonucléases, permettent d'analyser d'autres polymorphismes comme les RFLP (polymorphisme de la longueur de fragments d'ADN générés par la digestion par enzymes de restriction) ou de faire des séquençages d'acides nucléiques. Les chercheurs ont utilisé ces nouvelles techniques pour étudier des différences entre populations humaines. On se retrouve donc avec de nouvelles méthodes mais avec les mêmes problèmes que les traits morphologiques classiques: un mélange de génétique, de «race», de culture, d'ethnicité.

Ces études du génome humain ont révélé notamment que des gènes spécifiques à une population n'existent pas et qu'une uniformité génétique au sein de l'espèce humaine existe au vu de sa large dispersion géographique. Ces études démontrent également que les distances génétiques les plus élevées sont observées entre individus et non entre populations: environ 86% de la variation génétique totale est celle existant entre individus de la même population, environ 7% entre populations des «grandes races» (entre donc par ex. français, italiens, espagnols, ...) et donc seulement 7% entre les «races» humaines majeures (comme les groupes africains, asiatiques, européens) (Lewontin, 1991). Des observations semblables existent aussi pour l'ADN mitochondrial où 94% de la variation est interne à chaque population (Melnick et al, 1992).

L'origine des variations entre populations est due à plusieurs facteurs, ceux du flux génétique avec un effet homogénéisant, sélection et dérive génique maintenant ou augmentant les différences. La sélection favorisera différents gènes dans différents environnements (des exemples typiques sont ceux de l'anémie falciforme ou de la tolérance à la lactose). La dérive génique est à l'origine de différences aléatoires entre populations de dimension limitée, créant des divergences rapides dans la fréquence des gènes.

Les variations génétiques actuelles reflètent l'histoire de

nos migrations et du développement des populations humaines à partir de l'origine africaine d'*Homo sapiens*. En fait, les données paléontologiques mettent en évidence deux périodes de «out of Africa», l'une vers 1,5 million d'années avec des fossiles équivalents aux *Homo erectus*, et l'autre vers 200 000 ans avec les premiers *Homo sapiens* africains. Le temps est donc trop court pour être à l'origine de grandes variations génétiques: une homogénéité plus grande est observée au sein de l'espèce humaine que dans d'autres espèces telles que le chimpanzé. Une autre évidence de l'analyse génétique est que le pool génétique africain est beaucoup plus variable que dans les autres continents: la variation génétique en dehors de l'Afrique représente seulement une partie aléatoire de la variation africaine, ce fait correspond à l'origine africaine des premiers groupes humains lors du second «Out of Africa» vers 200 000 ans. Quelque part, nous pourrions donc dire que génétiquement parlant tous les êtres humains sont africains.

➤ 6. Génétique moderne: de nouveaux questionnements

L'analyse du génome est un des progrès emblématique des sciences modernes, permettant de décortiquer la vie, et quelque part de la démystifier. Connaître la séquence de l'ADN humain est un facteur déterminant de la compréhension de la vie et de l'évolution humaine. Nous pouvons ainsi déjà affirmer que l'Homme et le chimpanzé ont une similitude génétique de plus de 99,5%.

Au niveau éthique, la génomique en médecine et en biologie crée cependant de nouveaux problèmes. Elle met en effet l'accent sur le génome humain dans les médias, les succès génétiques et la génomique médicale donnant l'impression d'un déterminisme presque total des maladies, et même des comportements. Si dans les années 1980, je devais défendre dans mes cours l'idée que le développement humain était aussi influencé par les gènes, aujourd'hui je dois, au contraire, insister sur le fait que les influences environnementales sur le développement de maladies et de comportements existent aussi!

Séquencer l'ensemble du génome humain est un projet qui sera officialisé en 1988 par le NIH (National Institute of Health) sous le nom de "Human Genome Project" dirigé par J. Watson et aussi par HUGO (Human Genome Organisation), une organisation internationale coordonnant la recherche à ce niveau. HUGO, en localisant et séquençant les gènes de maladies congénitales, est une promesse de progrès médicaux considérables, aussi bien au niveau diagnostique que thérapeutique. Cela permettra, en effet, le diagnostic et la thérapie génique de maladies congénitales monofactorielles (liées à seulement un gène). Mais, des

maladies multifactorielles seront impliquées également, tels les cancers par exemple.

Le projet d'un séquençage total, de l'interprétation des gènes fonctionnels et de l'établissement d'une carte génétique a progressé rapidement: de nombreuses maladies biochimiques et leur origine génétique sont mieux comprises, le diagnostic des porteurs mieux réalisé, le diagnostic préimplantatoire et la thérapie génique mieux appréhendés. Les études impliquent aussi des possibilités d'étudier des variations génétiques aux réactions aux vaccins et aux médicaments (un domaine appelé la pharmacogénétique), ce qui pourrait amener à personnaliser les médicaments en fonction d'une analyse génomique du patient.

Ces études amènent la génétique humaine dans le domaine et le débat publics. Quel test pratiquer? Jusqu'où aller dans la thérapie génique? et dans le clonage thérapeutique? Pratiquement toutes les nouvelles réalisations de l'analyse du génome humain ont des implications éthiques. Quelles sont les conditions de confidentialité d'une analyse de génome d'une personne? L'employeur, la compagnie d'assurance sont-elles autorisées à utiliser cette information? Y a-t-il garantie du caractère anonyme du diagnostic génétique? Y a-t-il risque de discrimination sur base de telles données?

Cette recherche prometteuse amène donc à des choix sociaux. D'une part, cette recherche est coûteuse et apportera des bénéfices potentiels mais à un nombre limité d'individus à risque, alors que la médecine de la plus large partie de la population est soufinancée. D'autre part, des populations s'élèvent contre la «chasse aux gènes» effectuée par des multinationales, et même contre le bio-piratage, disent certaines populations: beaucoup de pays n'ont pas de législation ou des législations inadéquates concernant la protection sociale des individus confrontés à la recherche médicale ou génétique en particulier.

Les progrès de HUGO furent très rapides, et la totalité du génome humain est donc déchiffré. Cependant, ce n'est que récemment que les biologistes moléculaires ont réalisé qu'une énorme variabilité existe au sein de chaque population humaine. HUGO décida donc en 1994 de créer un autre programme, le HGDP (Human Genome Diversity Project) pour analyser cette variabilité.

Cependant, pour beaucoup d'anthropologistes, HGDP est associé aussi à certains problèmes éthiques comme le choix des populations et leur représentativité. Le HGDP crée même certaines anxiétés dans des populations étudiées, ces études devraient répondre au libre consentement éclairé comme toute étude expérimentale, les individus devraient être informés des buts de l'étude,

avoir un libre accès aux résultats et avoir une idée claire des conséquences économiques de l'utilisation des banques de données (Susanne *et al.*, 2003a). Le cas de l'Islande est exemplaire: le 17 décembre 1998, le parlement islandais a en quelque sorte «vendu» le génome des Islandais en donnant son accord à la compagnie américaine, DeCode Genetics, pour l'exploitation des banques de données médicales, des archives généalogiques et des analyses d'ADN.

➤ 7. Racisme économique? Racisme religieux?

«Happy end» des questionnements sur les «races»? Cela devrait être mais les discriminations raciales subsistent cependant nettement. Le racisme et la construction sociale des 'races' continuent à exister (Susanne *et al.* 2003b). Cette situation est peut-être liée à certains facteurs économiques.

L'idée que le monde occidental mène le bateau de l'histoire humaine vers le port sécurisé de l'économie libérale est en contradiction directe avec les destructions environnementales, la diminution des réserves de différentes ressources naturelles liée aussi à la croissance exponentielle de la population humaine. *Homo sapiens* a été remplacé par le *Homo economicus (universalis)* (Crutwell, 1995). Aujourd'hui le monde est devenu un village global où seul le profit compte.

Les côtés négatifs de ce "wonderland" économique sont cependant présents. Les différences entre le Nord et le Sud continuent à augmenter. Mais, ils est difficile d'imaginer que la politique actuelle de mondialisation et de globalisation, couplée à une tendance croissante à l'exclusion sociale, à la violence, à la dégradation de l'environnement, au sous-développement culturel et politique, pourra continuer éternellement. Cette situation est non seulement immorale mais aussi inhumaine, des populations obligées à vivre dans ces conditions pénibles, sachant par les médias ce qui existe dans le reste du monde, ne resteront pas à jamais sans protester.

L'explosion démographique a aussi de nombreuses conséquences, sur la dégradation de l'environnement et de la qualité de vie. Au niveau éthique, nos sociétés, et surtout nos Eglises, devraient comprendre que procréer la vie humaine est peut-être moins essentielle que proposer une destinée humaine sans respect de cette vie, voire une destinée de sous-hommes. Comment considérer sinon les grandes favellas des mégapoles sud-américaines par exemple, ou la situation de ces enfants abandonnés, esclaves de la drogue, prostitués ou même "*res corporalis*" d'un trafic d'organes.

Des efforts drastiques de réduction de dimension des

Artículo

populations devraient se faire jour pour garantir aux générations futures une qualité de vie acceptable et un développement durable (Brundland report, 1987, *Our common future*). Des solutions sont possibles à condition que chacun y participe, les citoyens en réduisant leur consommation et même leurs niveaux de vie, les scientifiques en proposant des techniques plus écologiques, les industries en investissant plus dans des productions respectant l'environnement, les politiciens en utilisant des outils (lois, normes, taxations, ...) favorisant une consommation plus «verte». Le développement durable peut avoir lieu à ces conditions, avec donc la participation de toute la société, mais ce programme est naturellement loin d'être une plate-forme électorale alléchante.

Une autre conséquence des pressions démographiques est la pression migratoire. Naturellement, des migrations ont eu lieu tout au long de notre préhistoire et de notre histoire, elles ont créé diversité et métissage. Sont-elles aujourd'hui réellement plus complexes, n'ont-elles pas toujours eu des motivations économiques, écologiques et politiques (guerres et conflits). Mais, notre monde étant devenu un «village global», où l'éducation et l'information télévisuelle diffusent et idéalisent les images relatives aux sociétés "riches", ces images stimulent les migrations de tous ceux qui ne désirent plus vivre dans des conditions de pauvreté. L'éducation s'améliore (heureusement) dans ces régions pauvres, cependant les emplois étant tellement peu fréquents, la migration mais aussi la fuite des cerveaux en résultent. Ce ne sont finalement pas les personnes les plus pauvres qui migrent mais celles ayant quelques ressources. Le flux migratoire n'est donc pas une solution pour ces pays.

Lié à cette migration, le racisme se développe, ainsi d'ailleurs qu'émergent des partis néo-fascistes ou d'extrême-droite utilisant l'hostilité vis-à-vis de migrants pour s'attirer une adhésion populaire. On voit d'ailleurs de part les différents pays européens que ce racisme a un impact politique non négligeable (Solomos et al, 1993). Même si des différences nationales existent, des tendances sont semblables en Europe: transformation de l'infrastructure sociale, stagnation économique, contraction des avantages sociaux, problèmes "racialisés" relatifs à l'emploi, au logement, à l'éducation, isolement des migrants de seconde et troisième génération (Heisler, 1991).

L'ancien concept du "ils ne sont pas comme nous" devient souvent "ils ne veulent pas être comme nous". De manière très subtile, les mouvements politiques de droite ont récupéré le concept du "droit à la différence" que les mouvements humanistes ont utilisé pour défendre les droits de certaines populations discriminées. Ces mouvements

politiques de droite se sont même transformés en défenseurs du pluralisme ethnique pour justifier discriminations et expulsions.

En mettant l'immigration comme thème d'argumentation politique, de nouvelles formes de racisme s'insinuent et reçoivent, par des votes d'extrême-droite un support démocratique, qui paradoxalement introduisent les germes du dénis de démocratie. Le racisme "ethnicise" l'exclusion, l'infériorisation, la marginalisation et l'hierarchie sociale.

Dans le passé, les races étaient supposées se protéger de leur pureté biologique, aujourd'hui chaque culture est supposée se préserver de son identité.

Soyons critiques vis-à-vis de toutes formes de philosophies d'exclusion, de nationalisme et de fanatisme religieux qui stimulent les craintes, l'agressivité et la haine. Pour tous les régimes dictatoriaux, les sentiments sont plus importants que l'intelligence parce que ces régimes demandent une adhésion sans discussion et réflexion aux valeurs de leurs leaders. Rationalité et pensée critique, qui permettent une distanciation aux manipulations, sont dans ces circonstances des ennemis naturels. Nous nous devons donc de continuer l'éternelle bataille de la raison.

L'Homme craint souvent sa liberté: c'est un outil que nous ne pouvons maîtriser complètement. Nous préférons souvent les stéréotypes, et même des remèdes idéologiques totalitaires pour calmer nos sentiments d'infériorité et nos angoisses métaphysiques. L'Homme doit être conscient de son animalité pour prendre "son propre animal" en charge.

Restons prudent: dans le contexte actuel du "chacun pour soi", le racisme des exclusions ethniques gagne à nouveau en force. Personne ne désire une Europe où les cultures nationales (régionales) disparaîtraient dans une uniformisation et américanisation des styles de vie, mais il faut aussi pouvoir se dissocier des codes locaux et de l'idéologie du «sang et du sol» pour un code plus universel.

Nos sociétés ont développé la tolérance comme qualité, et cependant il faut bien observer qu'actuellement la tolérance peut avoir ses limites, la tolérance doit par exemple être bilatérale et ne pas être influencée par des minorités fondamentalistes. Les groupes fondamentalistes présents dans toutes les religions monothéistes ne représentent naturellement pas l'ensemble des pratiquants de ces religions, il va de soi que ces positions intolérantes ne peuvent être imposées à l'ensemble de la société. Le fondamentalisme représente une manifestation d'un projet politique tentant d'imposer à la société, de la personne individuelle à l'Etat, des valeurs rigoristes de la religion, instrumentalisant Dieu pour en faire commerce et influencer le politique, ne pouvant accepter le pluralisme des idées et la diversité des

Artículo

concepciones de vie. La libertad d'expression est un cauchemar pour tous les intégristes des trois confessions monothéistes, chrétienne, juive et musulmane. Ces mouvements intégristes parlent même de racisme (racisme antireligieux) chaque fois que les religions sont critiquées, la stratégie étant clairement de limiter la liberté d'expression. L'humanisme doit se battre contre le racisme mais doit se battre aussi contre la violence, le sexisme, l'intolérance, même lorsqu'elle est d'origine religieuse.

Nos sociétés doivent restées sécularisées et ne pas participer au regain de racisme. Ce n'est pas un racisme antireligieux que de promouvoir le rationalisme et de s'opposer au fondamentalisme. Nos écoles, par exemple, ne peuvent être influencées par des pressions communautaires avec un refus de certains cours comme la biologie et l'évolution (Susanne, 2005).

➤ 8. Conclusion

Les classifications « raciales » sont le reflet de concepts sociaux et n'ont pas de base biologique. Contrairement à ce que le sens populaire nous dit sur l'existence des « grandes races », basée sur des traits perçus comme essentiels (la couleur de la peau par ex.), cette notion n'a pas de validité biologique et ces différences sont négligeables par rapport aux différences génétiques existant entre individus de la même population. Diviser les populations humaines en un certain nombre de groupes donne lieu à des subdivisions arbitraires et donc non naturelles. Les populations constituent, en fait, des unités bio-culturelles locales en continuel changement. L'espèce humaine forme un continuum (ou des clines) suivant des gradients géographiques et des barrières écologiques: les flux géniques sont constants et naturellement les différences entre populations n'impliquent pas de jugements de valeurs.

La notion de « race » a perdu actuellement sa valeur scientifique, même si elle conserve une signification d'identification sociale. La position exacte vis-à-vis du racisme n'est pas de nier des différences entre populations, qui existent, ou de nier le besoin de l'Homme de s'identifier à un groupe, mais d'assurer que les différents groupes ont le même accès aux ressources, et que ni le groupe ni un individu de ce groupe ne soit discriminé.

Les plus grandes différences entre populations humaines, et les réelles barrières, sont d'origine culturelle (linguistique, comportementale, vestimentaire, ...) . Cependant, n'imaginons pas que sachant que la « race » est un mythe, le racisme et ses discriminations seraient automatiquement éliminés, le racisme reste une réalité. Le mythe de l'inégalité des races est une vision politique, mise à nouveau à l'agenda par une idéologie d'extrême droite et par des nationalismes ethnocentriques.

Le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle ont été accompagnés de profonds changements conceptuels: au 19^{ème} siècle, les progrès de la biologie minent l'anthropocentrisme et au 20^{ème} siècle, les progrès de l'anthropologie sociale minent l'ethnocentrisme (Susanne et al 1998). "L'Homme est-il unique?" est une question simple, mais centrale à l'anthropologie biologique, et à l'origine de beaucoup de faux raisonnements. L'anthropologue doit répondre que l'Homme est unique, en effet, comme toute autre espèce animale est unique, et qu'un chimpanzé n'est pas un gorille, et un chat un lion. Et cependant, l'anthropologue devra aussi relativiser ce caractère unique: le monde animal répond aux mêmes principes biochimiques, c'est naturellement le cas de tous les mammifères et tous les primates. Avec le chimpanzé, par exemple, nous avons une similitude génétique de plus de 99,5%.

La connaissance du génome est devenue partie de notre vie courante, en relation avec les institutions, les tribunaux, les compagnies d'assurance, l'identification ethnique, les possibilités médicales, etc. Tous les résultats montrent que les populations ne diffèrent pas par la présence de gènes spécifiques, qu'elles sont caractérisées par les mêmes gènes mais dans des fréquences différentes. Les progrès spectaculaires de la génétique humaine confirment les observations d'une variation génétique essentiellement inhérente à chaque population. De toute manière, la contribution fondamentale de l'étude génétique humaine n'est pas de classer les populations mais d'établir des affinités entre populations, en reconstituant l'histoire des populations, de leurs écosystèmes, de leurs migrations et de leurs fusions: en d'autres termes de comprendre l'histoire des intégrations "raciales", qui sont finalement l'histoire de l'humanité (Bernis, 2004).

Etre différent est notre nature humaine (voire animale), être différent n'est pas un signe d'inégalité, la majorité des différences étant internes aux populations et non entre elles. Nous sommes 6 milliards de personnes, toutes différentes et toutes riches de ces différences. Pourquoi l'homogénéité nous apporterait plus de bonheur? L'humanité est solidaire de ces différences et la tolérance aux différences doit rester notre leitmotiv: la tolérance n'est pas seulement culturelle et philosophique, elle doit impliquer le respect des différences biologiques.

"La crainte est l'ignorance" disait Ghandi, essayons de mieux comprendre nos différences, elles vont nous apparaître comme minimales, dignes d'études mais pas de disputes et de conflits. Les manipulations ne sont pas seulement génétiques, elles le sont aussi dans le verbe.

Restons prudents vis-à-vis de tous les discours manipulateurs de retour à l'inégalité des « races ». Continuons le discours de l'éducation comme étant le seul outil pour éviter les discriminations et pour rester probe et libre.

Literature

- Bernis, C., 2004, Ethnicity and Racism. Dans: Societal Responsibilities in Life Sciences, ed. C. Susanne, Journal of Human Ecology, Special Issue, 12.
- Cavalli-Sforza, L. et F. Cavalli-Sforza, 1994, Quiénes somos. Historia de la diversidad humana. Ed. Crítica: Barcelona.
- Cruttwell P. 1995 History out of control. Green books Ltd, Devon, UK.
- Heisler, B. 1991. A comparative perspective on the underclass: questions of urban poverty, race and citizenship? Theory and society, 20: 455-483.
- Lewontin, R.C., 1991, The doctrine of DNA. Penguin: London.
- MelnickDJ, Hoelzer GA et Honeycutt RL 1992 Mitochondrial DNA: its uses in anthropological research. In Molecular applications in biological anthropology. Ed EJ Devor. Cambridge Univ Press, 176-223.
- Solomos, J. et Wrench J. 1993. Race and racism in contemporary Europe. Dans Racism and migration in Western Europe. Ed J. Wrench et J. Solomos. Berg Publ., Oxford, 3-16.
- Susanne, C 2003 L'histoire de l'évolution humaine. Dans: Susanne, C., Rebato, E., et Chiarelli, B. (eds.): Anthropologie Biologique. Evolution et Biologie Humaine. De Boeck Université: Bruxelles, Belgique, chapitre 1, 19-30.
- Susanne C 2005 Teaching of (human) evolution in danger? Studia bioetica, vol 2, <http://utopia.duth.gr/~xirot/BIOETHICS/>
- Susanne, C, Chiarelli B et E. Rebato 2003a. Projet "génomme humain". Dans: Susanne, C., Rebato, E., et Chiarelli, B. (eds.): Anthropologie Biologique. Evolution et Biologie Humaine. De Boeck Université: Bruxelles, Belgique, chapitre 4, 77-82.
- Susanne C. et L. Hens. 1998 From anthropocentrism to ecocentrism. Dans C. Susanne et L. Galle. Ecotechnie and sustainable development. University Szeged Press, 35-56.
- Susanne, C. et Rebato, E., 2004: Race: a stereotype. Dans: Societal Responsibilities in Life Sciences, ed C.Susanne, Journal of Human Ecology, Special Issue, 12, 219-222.
- Susanne, C., Rebato, E. et Deligne, J., 2003b, Races et racisme. Dans: Susanne, C., Rebato, E., et Chiarelli, B. (eds.): Anthropologie Biologique. Evolution et Biologie Humaine. De Boeck Université: Bruxelles, Belgique, chapitre 58, 643-652.
- Templeton, A.R., 1999, Human races: a genetic and evolutionary perspective. American Anthropologist, 100, 632-650.